

Pas de valse de l'après-guerre

La valse à trois temps,
comme c'est charmant...
Comme c'est tentant !

Paul Gruselle a découvert le plaisir de la danse par le plus grand des hasards après avoir connu la douloureuse épopée des gens déracinés victimes de la méchanceté des imbéciles maîtres d'un conflit qui jeta sur les routes de France des millions de pauvres gens ne sachant où aller.

Comme tant d'autres, Paul, victime de la guerre et de l'exode, en compagnie de ses parents réfugiés dans une petite ville de la Creuse, connue par son église mi-gothique, mi-romane qui retrace les vicissitudes de l'histoire de la cité au cours des siècles, va apprendre à connaître son nouveau environnement. Pensionnaire dès l'âge de 13 ans, son adolescence, Paul, l'avait passée entre l'internat de l'école nationale professionnelle de Limoges, où il faisait ses études, et La Souterraine qu'il retrouvait une fois par mois durant le cycle scolaire. Au cours de ces courtes périodes de liberté, en dehors des incontournables travaux domestiques demandés par ses parents – le bois à scier et fendre pour nourrir le feu de la cuisinière le seul élément de chauffage du logement ; l'herbe à aller chercher le long des routes pour ravitailler les lapins devenus l'unique source en protéines de la famille ; le nettoyage du jardin pour favoriser la levée des plans ; le travail de fendeur des tiges de noisetier dans le bûcher du boulanger en contrepartie d'un pain frais ; l'épuisante manipulation de la cardé à laine de mouton dans l'atelier du matelassier pour quelques pièces de vingt centimes –, Paul, aimait

s'évader dans la campagne. Le cyclisme, l'avait accaparé tout entier et dans sa catégorie, en dehors des ennuis mécaniques, personne ne lui résistait vraiment car sa pointe de vitesse au démarrage et son sprint pris de loin, étaient redoutables d'efficacité. Très vite, sa renommée dépassa le cadre de la petite cité pour être connue dans les communes environnantes.

Régulièrement sollicité par ses amis, obstinément, il refusait toujours les invitations pour les sorties à destination des bals très présents dans toute la région au lendemain de la guerre. Il n'éprouvait aucun plaisir pour ce genre d'activité et trouvait idiot de se trémousser maladroitement avec des filles dans des dancings surchargés où de surcroît, il régnait une température insupportable. Ne sachant pas danser, n'ayant pas les mêmes repères que les jeunes gens de son âge, il préférait conserver ses ressources physiques et son énergie à la pratique de son sport favori.

Ses études terminées, très vite happé par la vie professionnelle, Paul, n'a jamais vraiment eu le loisir de développer ses qualités naturelles pour les courses cyclistes et inévitablement il dut remiser, plus souvent qu'à son goût, son amie de toujours la bicyclette.

Profondément marquée par le traumatisme de la guerre suivie de l'exode qui avaient ruiné l'avenir de ses parents totalement sinistrés, la première partie de sa vie d'enfant maltraité pour faits de conflit, suivie de son très long séjour en qualité de pensionnaire boursier astreint à des résultats scolaires obligatoires, Paul, à 18 ans, bien qu'aucune demande particulière ne lui fut demandée par ses parents, se sentait totalement investi dans l'avenir de sa famille. Pugnace, courageux en diable, il se lança dans sa destinée professionnelle ne laissant à personne le soin

de l'orienter vers de bons rails. C'est avec une satisfaction évidente qu'il remettait à sa mère sa paye, le fruit d'un travail péniblement gagné. C'est avec beaucoup de plaisir qu'elle plaçait une partie de cet argent sur le livret de la caisse d'épargne qu'elle avait ouvert au nom de son garçon.

Sa mère, devant une telle débauche de travail, en était arrivée à implorer le bon Dieu pour que son fils daigne prendre un peu de bon temps car déjà, à l'horizon, pointait le départ pour l'armée.

— Paul, lui disait-elle souvent ! Tu deviens fou mon pauvre garçon à travailler aussi dur ! Pense un peu à toi ! Sors ! Prends quelques distractions, amuse-toi avec tes amis, la jeunesse est éphémère, tu en éprouveras des regrets plus tard !

Rien n'y faisait et Paul continuait à poursuivre avec frénésie une idée fixe : travailler, travailler encore, travailler toujours un peu plus pour améliorer un ordinaire le plus souvent misérable.

Durant ses déplacements sur les réseaux ferroviaires de la S.N.C.F où il exerçait ses talents à l'entretien des matériels électriques installés dans les sous-stations implantées le long de la voie ferrée Paris-Limoges, comme par hasard, en gare de Châteauroux, alors qu'il attendait sur le quai son train annoncé en retard, Paul, fit la connaissance d'une demoiselle particulièrement encombrée de bagages. Le convoi arrivant enfin en station, instantanément, il offrit son aide à la jolie personne qui l'accepta bien volontiers. Les valises entreposées sur les étagères du compartiment en bois d'une voiture de 3^{ème} classe, c'est avec un beau sourire qu'elle annonça :

— Votre assistance m’a été précieuse pour porter et ranger mes bagages ! Seule, j’aurais eu beaucoup de peine à parvenir à monter tout mon matériel en particulier cette malle lourde et encombrante. Merci !

Elle habitait comme lui la Souterraine mais, aussi étrange que cela puisse paraître, ils ne se connaissaient pas. C’est dans ce train qui les ramenait chez eux qu’ils lièrent conversation. C’était une grande demoiselle, les cheveux châains longs et bouclés, les yeux noirs en amande, un visage bien dessiné, le geste élégant, un corps vêtu d’un tailleur sobre et pratique, répondant au prénom de Madeleine. Elle avait trouvé un emploi temporaire de secrétaire à la Martinerie de Châteauroux, la très importante base aérienne américaine sous contrôle exclusif des militaires yankees qui, à cette époque, régnaient en maîtres sur toute la ville.

Après quelques banalités d’usages et de nouveaux remerciements pour l’assistance apportée, mise en confiance par ce jeune homme très respectueux, regardant avec envie une affiche publicitaire représentant l’Opéra Garnier et son célèbre corps de ballet, rêveuse, Madeleine, pour entretenir la conversation, lui confia quelques secrets en particulier son vœu le plus cher d’être danseuse.

— Certaines petites filles de mon âge, disait-elle avec une pointe d’humour, voulaient être « maîtresse » ou bien encore couturière pour se confectionner de belles robes !

Moi ! Je voulais être danseuse ! Danseuse comme celles que j’avais vues un jour au théâtre à Limoges avant la guerre.

J’en ai rêvé pendant des années jusqu’au jour où mon père, lassé d’entendre la même chose, a cédé à ma demande et m’a inscrite dans une école spécialisée. Dans les

cours de danse classique que j'ai fréquentés, pendant des années, dès ma plus tendre enfance, petite jeune fille de faible corpulence, comme dans un rêve, j'ai enfilé les chaussons de satin blanc et porté le tutu espérant devenir un jour une danseuse de renommée avec mon nom inscrit en haut de l'affiche ! Oui ! Du plus profond de mon être, je voulais être danseuse ! Danseuse, comme le montre cette affiche placardée au centre du dossier du compartiment où, en grandes lettres, on lit le nom de la danseuse étoile de l'Opéra de Paris. Hélas, mille fois hélas, poursuivit-elle désenchantée ! J'ai été trompée par ma morphologie et mon imagination est restée vaine. Adieu tous mes beaux projets ! Adieux les rêves d'une petite fille passionnée de danse ! Aujourd'hui encore continua-t-elle, j'en éprouve beaucoup de chagrin !

Mais rassurez-vous, se reprenait-elle vivement !

Je reste une inconditionnelle des bals musettes et dès que je le peux, pour satisfaire mon plaisir, je ne manque jamais l'occasion de me rendre dans les dancings ou les parquets itinérants, actuellement très nombreux dans toute la région.

— Vous en avez de la chance répondit Paul songeur !

— Pourquoi donc demanda Madeleine surprise ?

— Parce que vous savez danser ! Vous dominez un phénomène social important ! Moi non ! De ce fait je n'ose pas me lancer dans une aventure que je connais pas. A vrai dire, la rigueur de la vie de l'internat que j'ai subie pendant quatre longues années m'a empêché d'envisager d'autres horizons.

— En voilà des idées tristes ! Si vous ne vous décidez pas à vous engager dans cette entreprise, vous finirez par user le fond de votre pantalon sur les banquettes ! C'est très mal vu de faire banquette !

— Comme vous y allez ! Me lancer dans l'aventure, comme vous le dites si bien ! Qui bien sûr je le voudrais, mais, comme je n'y connais rien, je redoute les moqueries. C'est un supplice pour moi de me décider !

— Remarquez que je vous comprends dit-elle indulgente !

En ayant dit cela, machinalement, sans trop les voir, elle promena un regard circulaire sur l'ensemble des visages des passagers du compartiment à la recherche d'une expression voire d'un soutien. Les pommettes rosies par l'intensité de sa réflexion, un peu surprise par son audace, Madeleine, bien décidée à tirer Paul d'embarras, reprit la parole.

— Si vous me le permettez, je vais vous faire une offre que vous jugerez peut-être osée venant d'une personne du sexe opposé ! Tant pis pour moi, je me lance un défi. Je serai, si vous le souhaitez, votre éducatrice pour vous apprendre les bases de la danse à la seule fin de dominer vos craintes. Etes-vous d'accord pour faire une tentative ?

Vous opinez de la tête donc, j'en déduis que vous êtes partant pour faire cette expérience. Il est bien évident que mon engagement n'est régi que par des règles de camaraderies et uniquement celles-là. Etes-vous d'accord avec ce principe ?

— Je vous le promets ! Je serai très respectueux envers vous et je vous remercie par avance de bien vouloir vous occuper d'un pataud aux jambes raides

— N'en parlons plus et n'exagérez pas vos soi-disant handicaps ! Il faut un début à tout, voilà mon idée pour une première expérience. Samedi soir à la Souterraine, dans la salle des fêtes de l'hôtel Moreau installé porte Saint-Jean, au bénéfice des gueules cassées de la Grande Guerre, est organisé un grand bal avec la présence de l'orchestre très réputé de Marcel Azola. J'y serai et je vous attendrai à l'entrée. Un conseil si vous n'y êtes jamais allé : le parquet en bois de chêne, bien monté et d'excellente qualité, est régulièrement paraffiné pour améliorer la glisse, je vous conseil de prendre des chaussures à semelle de cuir, c'est épatant.

C'est comme cela que Paul fit son entrée dans le monde de la danse. Aujourd'hui encore il revit ce moment exceptionnel où, sous la conduite d'une Madeleine, maîtresse de son art, il va apprendre à dominer ses appréhensions.

Malgré les itérations continues de sa cavalière, meneuse du rythme, craignant à chaque instant de lui écraser ses jolis pieds, le regard baissé, il ne parvenait pas à quitter ses propres pas qu'il jugeait empotés. Il lui semblait que le monde entier, le regardant dans sa détresse, s'amusait de lui.

Avec une pointe d'autorité dans la voix, régulièrement, ce beau brin de fille n'hésitait pas de lui dire :

— Redressez-vous ! Poser votre regard à l'horizontal !

Détendez-vous s'il vous plait et laissez-vous guider ! Vous verrez, nous parviendrons à de beaux résultats. Surtout mon ami ne marchez pas, mais bien au contraire,

efforcez-vous à faire glisser vos pieds sur le plancher, c'est comme cela que l'on acquière, sans déhanchement, la beauté du geste dans le respect de la musique ! Je vous le dis, ce sont là, quelques-unes des bonnes habitudes à prendre dès le départ.

Cette première séance tant redoutée fut suivie de beaucoup d'autres et au fil des expériences régulièrement remises sur le métier, Paul, très souple, reconnu comme un poids plume de la parole même de Madeleine, devint un bon danseur de bal populaire avec une préférence marquée pour les valse – de Vienne ou musette –, le tango argentin, le paso-doble, qui font naître chez lui des états d'extases ou d'excitation. Lors des ultimes séances d'apprentissage, Madeleine lui annonça tout de go sa façon de penser :

— A partir d'aujourd'hui, mon cher Paul, c'est vous qui serez mon cavalier ! En imprimant votre propre cadence et votre manière de faire, je vais pouvoir juger les progrès accomplis ! Exécution jeune homme dit-elle joyeuse ! Invitez-moi à danser Le Beau Danube bleu de Johann Strauss, demandé par moi et merveilleusement joué par l'orchestre.

En piste, reconnaissant instantanément la valeur artistique des exécutants, un brin admiratif devant tant de brio, un cercle se forma pour laisser la place à ces deux valseurs qui forçaient l'admiration des plus avertis. En pleine communion, gracieux, distingués par leur talent, les pas réglés au rythme imprimé par le chef d'orchestre, valsant à droite comme à gauche avec une facilité déconcertante, l'amplitude des mouvements générant l'élégant tourbillon de la robe de Madeleine, comme seuls au monde, n'entendant que la musique et le battement de leur cœur, ils vont générer des oh ! d'enthousiasme au point tel que le